

Tierra

par **Mathieu Ruf**

Ce texte est extrait d'un roman inédit intitulé Matières. Il raconte l'histoire de Milo et de son enquête, un voyage qui commence en Amérique du Sud et qui l'emmène sur les lieux où les ressources naturelles dont proviennent notre nourriture et nos vêtements, nos villes et nos moyens de transport, nos téléphones et nos maisons, et qui façonnent nos sociétés, nos coutumes et nos corps, sont extraites de la Terre.

(...)

Milo marche derrière Ignacio. La réserve San Rafael est l'une des rares poches sauvegardées de la forêt atlantique, qui couvrait, au moment où naissaient les parents de Milo, un quart du Paraguay, sur plus de cinq cents kilomètres, et traversait la frontière brésilienne, jusqu'à l'océan.

L'air est chaud et humide. Le sentier avance par courbes entre les branches, les lianes et les troncs qui foncent jusqu'à la canopée, une trentaine de mètres plus haut. Des rameaux pointus se terminent en étoile, avec l'allure menaçante de grandes araignées. Des bambous s'enchevêtrent. Milo entend les froissements d'ailes d'oiseaux qu'il ne voit pas s'enfuir. Il y a énormément d'insectes, de mouches qui se collent à ses mollets et à ses bras. Des papillons orange ou bleus croisent leur chemin.

Ignacio s'arrête, claque de la langue et pointe du doigt un iguane, qui disparaît dans la végétation. Plus tard, il désigne à Milo, dans la terre rouge du sentier, la marque de trois doigts allongés suivis par celle de deux autres, plus petits. Les traces d'un tatou.

Ignacio se remet en marche, mais Milo s'accroupit : pas très loin des empreintes, au milieu du chemin, repose un gros coquillage blanc et rose. Dans sa main, il est frais, léger. Qu'est-ce qui est vivant, qu'est-ce qui ne l'est pas ? Guillaume avait répondu en parlant de la conscience : nous ne savons pas d'où elle vient et encore moins pourquoi elle apparaît. Au niveau fondamental, il n'y a aucune différence : notre conscience et une fourchette à dessert sont strictement faites des mêmes particules élémentaires. Ce que les biologistes disent, c'est qu'on constate, dans les « objets » vivants, une plus grande communication entre les différentes échelles, de l'atome au macroscopique en passant par les molécules, les cellules, les cristaux ou les fibres. Si on soumet une chose non-vivante à un stress, elle peut réagir de différentes manières : changer de forme, casser, résonner, durcir... Mais quelque

chose de vivant pourra faire plus : pousser en retour, ou dire à un organisme envahisseur de foutre le camp.

La forêt bruisse et exhale des odeurs de fleurs, de vase, d'oxygène, de bois-mère. Milo soupèse le coquillage ; il est vide. Un oiseau l'aura mangé ? Il n'est pas plus lourd que la clé USB qui a survécu à l'inondation du sac à dos de Milo et sur laquelle a été préservée une copie du document *L'archipel des continents*.

La prochaine étape, d'après ce document, pourrait être le Brésil. Milo prendrait le Nord jusqu'à la chaîne de montagnes du Carajás, se rendrait dans l'un des villages subsistant au bord de la voie ferroviaire qui relie, sur neuf cents kilomètres, la plus grande mine de fer du monde à l'Atlantique. Il rencontrerait quelques-unes de ses habitantes, qui lui parleraient avec réserve. Il remonterait la côte, ensuite, jusqu'à Caracas, prendrait un avion ou, mieux, un bateau pour l'isthme de Panama. Au Nicaragua, près de la ville de Chinandega, les mains en visière, en soutien à sa pauvre casquette écrasée par le soleil et trempée de sueur, il ferait face à un champ de cannes à sucre. Il observerait les milliers de plumets blancs s'agiter et tomber à mesure que les tiges s'aplatiraient sous les coups d'hommes en jeans ou en shorts, parfois torse nu, qui les abattraient avec des machettes étranges, aux lames très larges et incurvées – des hommes dont certains auraient son âge, dont beaucoup seraient atteints d'une maladie chronique des reins ; il les regarderait avancer, frapper, mener une sorte de guerre, comme il n'a jamais regardé, dans la cuisine de son enfance, le paquet de cassonade entreposé dans le placard.

Au sud-est du Guatemala, dans le grand village de Concepción Las Minas, il attendrait à l'ombre d'un palmier, devant une église, la venue d'un homme qui pourrait l'emmener toucher des pierres pailletées de bleu, de gris perle, de rouge feu, contenant du plomb, du zinc ou du cuivre. Au centre du Mexique, il marcherait, en pleine nuit, au côté d'une jeune activiste aux yeux brillants, pour tenter d'approcher le cratère d'un kilomètre de large de la mine d'argent de Peñasquito, pour ramper sans se faire remarquer jusqu'au bord, deviner tout au fond la virgule d'eau stagnante à la teinte turquoise invisible dans l'obscurité, éviter les spots puissants qui jalonnaient les terrasses de cet entonnoir surréel, évocation terrestre de la courbure de l'espace-temps provoquée par les astres massifs. Au sud de la Jamaïque, debout sur une colline, le regard passant d'un grand lac de

boue rouge aux fumées des cheminées de l'usine de bauxite, Milo écouterait un habitant du village de Nain lui parler du vent, de la poussière toxique qu'il charrie, l'histoire renouvelée du pouvoir des particules invisibles.

Un jour, Milo quitterait l'Amérique. En une douzaine d'heures de vol, il se retrouverait à Pretoria, en Afrique du Sud, et se mettrait en quête d'une survivante du massacre de syndicalistes à la mine de platine de Marikana. A mille huit cents kilomètres plus au nord, au Mozambique, escorté par un employé d'une multinationale anglaise, il se baisserait jusqu'au sol pour soulever une poignée de poussière, des petits rubis présents par dizaines dans sa paume. Près du lac Kivu, au cœur du continent, il accompagnerait un journaliste français dans son enquête sur les creuseurs, des hommes grattant l'intérieur d'une colline de leurs ongles pour y récupérer du coltan, minéral du tantale, qui condense l'électricité et résiste à la corrosion à l'intérieur du téléphone que Milo, à ce stade, garderait dans sa pochette ventrale. Au sud-ouest du Tchad, dans le village de Pala, amaigri, sa chemise sans col plaquée sur sa peau par la touffeur, il serrerait la main d'un homme en polo, à la fine couche de cheveux blancs, qui lui dirait en riant : si votre chemise est en coton, peut-être qu'il vient d'ici ! A Al-Minya, au bord du Nil, il monterait à bord d'un pick-up en compagnie d'un photographe du Caire et d'une dizaine d'hommes équipés de foulards, d'écharpes ou de turbans. Le pick-up roulerait si vite le long des petites routes sinueuses que la peau de Milo deviendrait blanche, froide, couverte de sueur. Il envelopperait sa tête dans son chèche et calerait ses lunettes de soleil entre les plis pour descendre avec les hommes dans la carrière de calcaire, une excavation aux angles droits, grande comme un stade, entièrement blanche ; les larmes aux yeux, malgré les verres teintés, il observerait les hommes découper le sol à la scie circulaire pour produire des briques, hurler par-dessus le bruit des machines, avancer dans des nuages de poussière et une chaleur telle que Milo, après une demi-heure, crierait au photographe habitué des lieux, il faut que je sorte, mes poumons et mes yeux n'en peuvent plus.

De l'autre côté de la Méditerranée, il se retrouverait tout à l'est de l'île des Cyclades qui porte son nom, assis sur la plage, dos à un treuil métallique rouillé et emmêlé de l'ancienne mine de soufre ; les yeux fermés, il inspirerait l'air de la mer. Dans les Pouilles, un jeune Camerounais l'inviterait à tester le matelas défoncé d'un taudis où vivent les récolteurs de tomates. A Fontainebleau, il caresserait de ses orteils le sable vieux de trente-cinq millions d'années qui a fait les vitres de la pyramide du Louvre, comme d'autres sables ont fait toutes les routes pavées et tous les bâtiments de la planète, tous les

écrans et toutes les puces de silicium, l'Empire State Building et le télescope Hubble ; le sable, ingrédient essentiel de la civilisation, qui le fait peu à peu disparaître en l'absorbant. Au large de l'île norvégienne de Svanøy, ayant revêtu son imper pour la première fois depuis des mois, Milo écouterait soixante mille saumons clapoter dans un bassin d'élevage de quarante mètres de profondeur, comme de multiples Ignacio produisant en même temps leurs insupportables petits bruits de bouche. A Alholma, sur la côte finlandaise déchiquetée du golfe de Botnie, gilet fluorescent sur les épaules et casque de chantier sur la tête, Milo frissonnerait dans le vent à vingt-cinq mètres de hauteur, debout sur la terrasse d'une centrale génératrice de chaleur et d'électricité, et demanderait à l'ingénieure aux cheveux raides à côté de lui : d'où viennent le bois et la tourbe incinérées dans cette chaudière géante ?

En traversant la Russie à bord du Transsibérien, Milo murmurerait les mots Arkhangelsk, Novgorod, Novossibirsk comme il avait prononcé les noms incas. A Krasnoyarsk, sous un ciel uniformément gris, seul face à l'alignée cauchemardesque des entrepôts de la fonderie d'aluminium, dans laquelle le minéral extrait en Jamaïque et ailleurs poursuit sa métamorphose, seul dans le grondement continu qui naît de cet empire de machines et de combustion, il se mettrait à crier. Il continuerait, pourtant. A Astana, il errerait devant le chantier d'un grand palais de verre nommé à la gloire du président kazakh, en attendant l'hypothétique coup de téléphone d'un reporter local qui lui permettrait de savoir où et comment se rendre près d'une mine d'uranium dans le désert de Muyunkum. Près de Baotou, en Mongolie-Intérieure, il prendrait en photo une jeune femme aux yeux presque invisibles avec, pour arrière-plan, un autre des innombrables lacs toxiques du globe, alimenté cette fois par les usines de production de divers métaux, comme le néodyme né dans les fusions d'étoiles à neutrons. Dans un abattoir de l'agglomération de Shanghai, il vomirait à l'intérieur d'un seau en plastique contenant de la peau de chien destiné à la fabrication de cuir. A Lilori Pathra, à l'est de l'Inde, il se figerait sous le regard d'un homme moustachu, trempé de sueur, au polo noir par les morceaux de charbon accumulés dans le panier en rotin posé en équilibre sur sa tête. Au sud de Yala, en Thaïlande, à la lumière de sa lampe frontale, il toucherait du doigt le liquide blanc et épais qui s'écoulerait d'un tronc d'hévéa dans une petite bassine en terre cuite ; cela sentirait le purin ; il y aurait la stridulation rythmique des insectes et le frottement de la lame courbe du fermier en pull bleu, qui saignerait un millier d'arbres au cours de cette seule nuit et demanderait à Milo, après avoir parlé des pneus Goodyear et Michelin : tu as quoi comme voiture ? A

Sukau, sur l'île de Bornéo, Milo marcherait entre les rangées d'une vaste plantation de palmiers à huile en compagnie d'un enfant de huit ans, qui imiterait successivement un orang-outan s'aventurant sur cette plantation et un braconnier le dégommant au fusil, tandis que le père du garçon, en bottes de caoutchouc et casque de chantier jaune, tirerait de toutes ses forces, avec une dizaine d'autres ouvriers agricoles, sur une longue perche plantée au cœur d'un des palmiers pour en faire tomber les fruits. Dans la vallée de Bandongan, au centre de Java, Milo emmènerait une danseuse du ventre suédoise rencontrée à l'auberge de jeunesse dans une longue marche à travers les rizières ; elle l'aiderait à amadouer les femmes travaillant dans les champs.

Au cours des mois, Milo perdrait du poids, se ferait voler son roller et sa doudoune, oublierait ses lunettes de soleil dans une épicerie et ses bouchons d'oreille dans une salle de bains, donnerait ses gants et son sous-pull thermique à un garçon rencontré dans les montagnes. Son matelas gonflable et son grand sac à dos se troueraient, l'une de ses tongs casserait, le capuchon de son téléobjectif tomberait dans l'Atlantique et ses jumelles, dans le Gange. Il transpirerait à s'essorer lui-même. Il se couperait les cheveux. Il parlerait de moins en moins, mais réussirait, comme souvent, à faire parler les autres. Il prendrait des photos, pas beaucoup, des détails et des visages, qu'il enverrait à Chloé, à Ignacio, parfois aux deux ou à personne.

A Lightning Ridge, en Nouvelle-Galles du Sud, il descendrait dans un trou à l'aide d'une échelle. Le dos voûté, il suivrait à travers des galeries anciennes un homme à barbe blanche, qui frapperait la paroi avec une pioche et trouverait un petit morceau d'opale noire. Plus tard, dans la maison d'un commerçant de gemmes, Milo lutterait pour comprendre les paroles des deux hommes ; le commerçant tiendrait dans sa paume une pierre polie, de la taille d'un ongle, qui brillerait de toutes les couleurs imaginables, et il dirait en se tournant vers Milo : elle vaut probablement soixante mille dollars. En Nouvelle-Calédonie, les bras couverts de piqûres de moustiques, Milo glisserait sur une racine et tomberait dans la mangrove jusqu'à la taille en voulant photographier le château métallique de la nouvelle usine de nickel de Koniambo, amenée en dix-sept pièces détachées par bateaux depuis la Chine. Loin, très loin au Nord, sur l'île de Nauru, vingt-et-un kilomètres carrés émergés d'une dorsale océanique, il se promènerait avec un réfugié afghan sur un site d'extraction du phosphate à l'abandon. Ils contemperaient en silence les pinacles de calcaire, résidus stériles d'un siècle d'une exploitation qui avait permis à

des voitures de sport de vrombir sur l'unique route de l'île, qui avait fait de ce pays minuscule l'un des plus riches du monde, avant la déchéance, la chute des cours du phosphate, pourtant indispensable aux engrais agroindustriels du monde entier, la dilapidation des fortunes amassées et l'épuisement de la ressource. Plus loin encore, au milieu du Pacifique, sur l'île de Tarawa de l'archipel des Kiribati, assis sur un banc de béton, Milo parlerait en anglais avec un homme bien plus jeune que lui, qui marquerait une pause avant de lui dire son prénom, comme s'il devait d'abord s'en souvenir, ou trouver la façon la plus intelligible de le prononcer : Itintekoraki. Le jeune homme porterait une barbe noire et une coupe mulet, il sourirait presque continûment. Il poserait des questions à Milo : tu es célibataire, toi ? Tu vas où ? Elle habite où, ta famille ? Il lui dirait : ici, si tu n'as pas un emploi pour le gouvernement, tu peux vivre un peu de la pêche, ou alors tu dois partir. Moi, je suis marin sur des porte-conteneurs, je viens de rentrer, j'ai passé dix mois sur un navire allemand, cela m'a pris une semaine pour revenir chez moi : depuis Gibraltar, je suis passé par Francfort, Hong-Kong, Sydney et Fidji. J'ai enfin rencontré ma fille. Elle a cinq mois, elle est née pendant mon absence. En ce moment, j'ai sûrement des cousins et des amis à New York, en mer Rouge, au Nigeria... Les Kiribati exportent leurs hommes.

Itintekoraki ne se départirait pas de son sourire gentil. Milo l'écouterait, les mains sales, la peau brunie et les cheveux éclaircis par le soleil. Il resterait en mouvement, comme le sol sous ses pas. Il ne mènerait plus une enquête, ne pourrait jamais être véritablement le témoin de ce qu'habiter l'archipel des continents signifie. Il toucherait, regarderait, écouterait, goûterait, sentirait la jonquille, le vent blanc, ou l'infime sac en plastique qui rassemble le monde, qui conserve en lui la trace des pluies sans mémoire ayant précipité la décomposition des organismes et le long cycle des profondeurs. Milo ne chercherait plus à cartographier les visages, mais continuerait, par sa simple présence, à leur accorder toute son attention. Il aimerait toujours davantage quelque chose en eux, quelque chose au cœur des existences les plus muettes et les plus mystérieuses. Une forme de résistance, celle de femmes, d'hommes, d'enfants, d'êtres humains prouvant sans emphase qu'elles tiennent à la vie, mais que la vie tient aussi par elles. Milo s'obstinerait ; dans son étonnement renouvelé se résumeraient, peut-être, une difficile sagesse et une issue sans promesses. Il ne rentrerait jamais chez lui.